

Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

Cours : *Les populations de l'Inde ancienne, d'après les textes.*

Les cours des trois précédentes années (1984-1985, 1985-1986, 1986-1987) avaient consisté en une longue flânerie à travers les textes pour y chercher quelque chose qui y correspondît aux concepts occidentaux d'« Inde » et d'« indien ». Ni les indications éparses chez les auteurs grecs et latins, ni les traités de cosmographie indiens, ni les inscriptions prakrites et sanskrites mentionnant sans les distinguer des peuples que nos manuels différencient en en désignant certains comme « indiens », d'autres comme « non-indiens », « envahisseurs », « barbares », etc. ne nous avaient paru contenir de référence explicite ou implicite à une unité ethno-géographique que l'on pourrait dénommer « Inde » et opposer au reste du monde. Le cours de cette année était consacré à l'examen de quelques textes littéraires où l'on trouve des listes de populations qui se veulent, à un point de vue ou à un autre, exhaustives.

La plus connue de ces listes est sans aucun doute celle des « seize grandes populations » (*soḷasa-mahājanapada-*) que reproduisent, avec quelques variations, de nombreux textes bouddhiques, sanskrits ou palis, et leurs traductions chinoises. Depuis T.W. RHYS DAVIDS (*Buddhist India*, 23-29), on y voit généralement une liste archaïque, antérieure à l'époque du Buddha, énumérant les grandes puissances, encore à l'état tribal (RHYS DAVIDS), ou les états (V. SMITH) composant alors le monde connu. J. FILLIOZAT (dans L. RENOU et J. FILLIOZAT, *L'Inde Classique*) est l'un des rares historiens à ne pas utiliser ce document et à ne pas le commenter. L'examen des textes semble lui donner raison. Nous avons en effet repris toutes les occurrences de cette liste, y compris ses versions chinoises que M. A. BAREAU avait bien voulu nous traduire (la plupart des références se trouvent dans E. LAMOTTE, *Histoire du Bouddhisme Indien*, 8-9).

On constate d'abord qu'il existe des listes incomplètes et que les listes à seize noms présentent entre elles de nombreuses variantes. A eux seuls ces

faits interdiraient d'affirmer que quelque temps avant l'époque du Buddha (dont la chronologie est elle-même en cours de révision) l'Inde aryenne se divisait en « seize grandes contrées » dont on pourrait citer les noms. Les ethnonymes qui reviennent constamment sont les noms de populations du *Madhyadeśa*-, généralement énumérées d'Est en Ouest : Kāśī, Kosalā, Vajjī, Mallā, Cetī, Vamsā, Kurū, Pañcālā, Macchā, Sūrasenā (DN II, 200). S'y ajoutent selon les cas, et complétant la liste jusqu'à ce qu'elle atteigne les seize noms prescrits, des populations situées plus à l'Est (Aṅgā et Magadhā, présents dans presque toutes les listes), plus au Sud (Assakā et Avantī, souvent cités également) et, alternant, plus au Nord-Ouest (Gandhārā, Kambojā, ou Yavanāḥ) ou plus au Sud (Śivī-Ḍaśārṇāḥ, MV I, 34). Ces variations permettent à qui veut traiter ces listes comme des documents historiques de les dater. La liste courte à dix noms (DN II, 200), qui exclut Aṅgā et Magadhā, Assakā et Avantī, donc l'Est gangétique et le Madhya Pradesh, serait la plus ancienne et daterait d'une époque où l'expansion aryenne n'aurait pas encore complètement submergé ces pays (VII-VI^e siècles avant n.è. ?). Encore faudrait-il prouver qu'il s'agit d'une liste complète et non d'une liste abrégée (T 1, 34 b, qui traduit DN II, 200, a ici une liste à seize noms) et expliquer pourquoi le Panjab et le Nord-Ouest, si liés à l'Inde gangétique à cette haute époque, n'y figurent pas. Les listes où manquent les populations du Nord-Ouest pourraient avoir été établies à l'époque où ces populations étaient sous domination achéménide et ainsi plus ou moins coupées du reste de l'Inde. Les listes à seize noms où Gandhārā, Kambojā et surtout Yavanāḥ paraissent manifestement rajoutés dateraient d'une époque où ces populations étaient à nouveau en étroit contact avec l'Inde gangétique (empire maurya ou royaumes indo-grecs).

Ces datations, auxquelles il est difficile d'échapper, empêchent d'utiliser ces listes pour dresser un tableau ethno-politique de l'Inde à quelque époque que ce soit : car pour chacune de ces époques, le tableau que l'on dresserait ainsi serait outrageusement simplifié par rapport à la situation réelle que nous font connaître les sources indiennes anciennes (indications éparses dans les Upaniṣad et les Sūtra), les listes achéménides, les auteurs grecs et latins. Il est également évident que ces listes ne nous livrent ni les noms de tribus, ni ceux d'états, mais seulement ceux de populations : ce sont des ethnonymes qui n'enseignent rien sur l'organisation politique des peuples qu'ils désignent. De la même façon le *dig-vijaya*- du Mahābhārata énumère, au pluriel, des populations dont on ne peut dire si leur organisation est tribale ou républicaine : dans bien des cas apparaît après l'ethnonyme au pluriel le nom du roi (qui porte souvent le même nom que son peuple) qui les gouverne ; lorsque ce nom n'apparaît pas, rien n'indique l'absence d'un souverain. On sait aussi qu'Asōka peut se nommer à Bhabra *priyadasi lājā māgadhe* sans que cela implique l'existence d'un royaume indépendant du Magadha. La liste des seize *mahājanapada*- rassemble donc des populations dont chacune peut être cultu-

rellement ou/et ethniquement identifiée, mais dont certaines pouvaient être réparties entre diverses unités politiques et d'autres rattachées à des ensembles plus grands. On constate aussi, puisque c'est là le sujet du cours, que ces listes omettent nombre de pays que nous sommes habitués à considérer comme indiens et dont certains sont étroitement rattachés à l'Inde politique dès avant Aśoka (Orissa, Mahārāṣṭra, pour ne parler ni du Dekkhan ni de l'extrême Sud), mais incluent souvent des populations semi-iraniennes (Kambojā) ou irano-grecques (Yavanāḥ) : l'Inde bouddhique n'a pas grand chose à voir avec l'Inde de nos manuels.

C'est qu'en réalité il n'est pas question de l'Inde dans ces énumérations qui se veulent implicitement expression de la totalité du monde habité par des humains (*Yāvatā mahārāja Bhagavā loke atthāsi tāva tīsu maṇḍalesu soḷasasu mahājanapadesu...*, Mil 350) ou, ce qui revient au même, des territoires soumis au *cakravartin*- (AN I, 212-213, etc.). Ceci explique le choix du nombre seize. Car l'Inde considère toute totalité comme réunion de quatre parties (*pāda*-, « pied ») : 4 *yuga*-, 4 orient, 4 *varṇa*-, 4 *āśrama*- etc. Les textes bouddhiques ne font pas exception à la règle : 4 nobles vérités, quadruple assemblée des auditeurs, communauté des 4 quartiers/orient, 4 âges du monde, etc. Le nombre de base 4 sert à former des listes de $2 \times 4 = 8$: *uposatha*- à 8 membres, 8 défenses, octuple chemin, etc. De même l'expression de la petitesse (nombre fractionnel) est un *pāda*- au carré, soit $1/4 \times 1/4 = 1/16$, *soḷasī*-. Or la liste de *mahājanapada*- la plus connue (AN I, 212-213) dit précisément que la royauté « universelle » et la possession des « seize grandes contrées » ne valent pas $1/16$ d'un *uposatha*- à 8 membres. Telle est la première explication du nombre 16 : il s'agit d'un nombre traditionnel reflétant des habitudes numérologiques et qui ne correspond en aucun cas à un décompte qui se voudrait arithmétiquement exact.

Le monde soumis au *cakravartin*- est conçu comme orienté, c'est-à-dire comme s'étendant dans les quatre directions de l'espace, le *cakravartin*-siégeant en son centre. Aux quatre directions cardinales, il faut ajouter quatre directions intermédiaires (Sud-Est, Sud-Ouest, etc.), ce qui fait en tout 8 directions en plan horizontal. Le chiffre de 16 revient à attribuer deux populations par direction de l'espace et l'existence de cette spéculation spatio-numérologique est confirmée par trois faits indépendants : les *mahājanapada*- sont souvent groupés par deux (composés *dvandva*-) ; la liste jaina des *mahājanapada*-, quoiqu'indépendante de la liste bouddhique (7 noms seulement sont communs aux deux listes), est également une liste à 16 termes ; le Vendidad enfin connaît de même une liste de 16 pays, souvent commentée (par exemple G. GNOLI, *Zoroaster's Time and Homeland*, 23-70), où le nombre 16 doit donc de même être interprété comme expression d'une totalité spatiale et où il reflète davantage de très anciennes spéculations numérologiques indo-iraniennes que la réalité d'un dénombrement. Ainsi considérée, la

liste des seize *mahājanapada*- cesse d'être un document historico-politique : elle doit s'interpréter en termes culturels et idéologiques uniquement.

La liste des *yakṣa*- protecteurs de villes de la Mahāmayūrī a pu être plus rapidement commentée car nous pouvions toujours nous appuyer sur la remarquable édition de S. LÉVI (*JA* 1915, 19-138). J'ai ainsi pu me contenter de faire remarquer que le manuscrit Bower, où ce texte figure, est maintenant daté de 500-550 de n.è. (L. SANDER, dans M. YALDIZ et W. LOBO édit., *Investigating Indian Art*, Berlin, 1987, 313-323 ; ancienne datation, remontant à HOERNLE : IV^e siècle de n.è.) ; que la liste, manifestement composite et comportant des redites, incluait tous les pays de prédication bouddhique, c'est-à-dire l'Asie Centrale aussi bien que le sous-continent indien ; que s'il faut y distinguer entre pays indiens et pays non-indiens, l'Inde y commence, comme chez Hiuan-Tsang, au Laghman aujourd'hui afghan (Lampāka), ce qui correspond à une réalité politique (frontière de l'empire maurya et peut-être des Shahis du Cachemire) et linguistique (limite nord-ouest des langues indo-aryennes), mais inclut dans l'Inde toutes les populations qui s'y sont installées entre le II^e siècle avant n.è. et le V^e siècle de n.è., des Grecs aux Huns. Ce dernier fait n'a plus rien qui puisse nous étonner. On peut par contre s'interroger sur une particularité qu'à ma connaissance personne n'a jamais signalée : seule la Mahāmayūrī parle de *yakṣa*- protecteurs des villes ; dans tous les autres textes indiens, les divinités protectrices des villes sont féminines (*nagara-devatā*-), fait que confirment aussi bien la numismatique (types monétaires et même de rares légendes) que la sculpture (bas-reliefs historiés).

L'épopée, qui pour les Hindous a valeur à la fois religieuse et normative (*smṛti*-), contient aussi des listes de populations conventionnellement appelées indiennes. Les plus complètes sont le *dig-vijaya*- du Mahābhārata (II, 23-29) et le *dig-varṇana*- du Rāmāyaṇa (IV, 39-42). Le *dig-vijaya*- du Mahābhārata, souvent commenté, reflète des conceptions étudiées lors du cours de 1985-1986 (*Annuaire*, 638-640). La terre est conçue comme un tétragone inscrit dans un cercle dont le centre serait Indraprastha (Delhi) où siège le souverain universel, Yudhiṣṭhira. Les points cardinaux n'y sont ni des points, ni des directions symbolisables par un vecteur : ce sont des bandes horizontales. Le nord est ainsi tout l'arc montagneux qui barre le sous-continent d'est en ouest. Le sud commence immédiatement au Sud d'Indraprastha, à Mathurā, et le Gujarat en fait partie (pour nous il est à l'ouest !).

Toute tentative de suivre sur la carte le trajet des expéditions menées par les frères de Yudhiṣṭhira aboutit à des incohérences. Il est de même impossible de reconstituer la géographie du Rāmāyaṇa. C'est que l'épopée n'a rien d'un traité de géographie : c'est une vision idéale de l'espace habité, structuré par les directions de l'espace, correspondant à un découpage de la terre en bandes horizontales et incorporant des lieux obligés (rivières saintes, ermitages, *tīrtha*-, etc.) et des noms convenus (populations de chasseurs, espèces

humaines monstrueuses). Les noms réellement identifiables et localisables donnent à cet espace une apparence de réalité au point que la plupart des auteurs cherchent à fixer sur la carte toutes les indications d'apparence géographique. En réalité les toponymes et ethnonymes reconnaissables sont des points de contact entre deux espaces entièrement différents à nos yeux, mais qui coexistent sans difficulté dans l'esprit indien, l'espace concret et cartographiable du monde ou de la ville où se meuvent sans se perdre marchands, militaires et pèlerins, l'espace idéal, imaginaire, qui est une reconstitution ordonnée, symétrique et imprégnée de valeurs religieuses de ce même espace concret.

Dans le cas de l'épopée interviennent en outre les procédés de composition ou d'addition. Ils sont parfois purement mécaniques. La seule raison pour laquelle la description du *dig-vijaya*- du Mahābhārata commence par le nord, et non par l'est comme attendu en pays indien (voir Rām. IV, 39, 17), est l'existence d'une similitude dans les surnoms qui incite à assigner à Arjuna, dit Dhanamjaya, « conquéreur de richesses », la conquête de la région présidée par Kubera, dit Dhanada, « donneur de richesses » (II, 23, 4-5). Ce type de jeu de mots ou d'enchaînement automatique appelé par une allitération explique souvent des détails à première vue déconcertants.

Le *dig-vijaya*- du Mahābhārata ne fait, en ce qui concerne le nord et l'est particulièrement, aucune distinction entre peuples indiens et non-indiens, *ārya*- et *anārya*- pour reprendre une expression que les modernes utilisent souvent. Les Dasyu, ennemis des Ārya dans le Ṛg-Veda, figurent ainsi, sans rien qui les qualifie péjorativement, dans une liste où ils suivent les « héros montagnards » et le Paurava et où ils précèdent les *kṣatriya*- du Cachemire (II, 24, 14-16). Le mot *mleccha*- est ici un nom collectif, apparemment sans connotation péjorative, désignant en bloc toutes les populations qui habitent aux extrémités de la terre, si loin qu'on n'en connaît même pas le nom. Il y a la valeur d'un « etc. » et ne correspond en rien à une prétendue opposition « indien/étranger » ou *ārya*-/*anārya*- (voir de même II, 28, 44 et II, 29, 15-16). La conquête de la région sud réserve des surprises. Tous ce qui est au sud du Gujarat, Mahārāṣṭra (Śūrpāraka) y compris, est un mélange inextricable d'êtres fictifs et monstrueux (à un pied, qui se couvrent de leurs oreilles), de démons, de tribus de chasseurs (Niṣāda), de cannibales, de populations fort estimées de l'Inde du Sud, ici mentionnées en un vers rapide et traditionnel (Pāṇḍya, Draviḍa, Coḍra, Kerala, Andhra, Kālīṅga, etc.) et de lointains étrangers (Grecs et Romains) ; Ceylan ferme la liste (II, 28, 43-50). Aucun de ces noms n'est marqué d'une quelconque marque d'infamie : toutes ces populations sont énumérées sur le même ton, situées sur le même plan apparent d'estime et toutes sont à la fois lointaines, mal connues, étranges et mystérieuses, — et dignes en même temps d'appartenir à l'empire de Yudhiṣṭhira avec un statut apparemment semblable à celui de ses autres sujets.

La seule de ces populations qui suscite vraiment l'opprobre et le blâme est celle des Bāhlika du Panjab (VIII, 30-37). Du moins cela a-t-il souvent été dit et l'on a pu affirmer que cela reflète les conceptions d'une époque où le Panjab, cent fois conquis par les étrangers, était devenu impur pour les Hindous (D.C. SIRCAR, *Some Problems of Kuṣāṇa and Rājapū History*, Calcutta 1969, 34-38). C'est refuser de lire les textes jusqu'au bout. L'épopée dit elle-même que c'est là propos auxquels il ne faut pas attacher trop d'importance : « Partout il y a des brahmanes ; partout il y a des *kṣatriya*-/ des *vaiśya*- et des *śūdra*-, Karṇa, et des femmes vertueuses et fidèles// Mais les gens aiment à se moquer les uns des autres/ Ils s'égratignent < bien qu'il y ait > dans chaque pays des amants// » (VIII, 30, 85-86) et le roi des Bāhlika, Śālya, devient le généralissime de l'armée des Kauravas, ce qui prouve qu'il n'est pas si méprisable que Karṇa veut bien le dire. Car il s'agit d'une lutte d'injures entre deux souverains indiens, alliés mais rivaux, dont l'un (Karṇa) reproche à l'autre de régner sur un peuple notoirement dévergondé. En termes d'idéologie indienne, cela revient à dire, et cela est nettement dit, que les Bāhlika ne respectent pas les prescriptions du *dharma* ; que s'il en est ainsi, c'est la faute de leur roi qui ne sait pas ou ne veut pas les gouverner conformément à ce *dharma*. Ce roi prend ainsi sur lui une part de leurs péchés ; incapable de diriger son peuple, il est à plus forte raison indigne d'être l'un des généralissimes de l'armée Kaurava et ses avis ne sont d'aucun poids, ce qu'il fallait démontrer. Cela n'enseigne rien sur les Bāhlika, non plus que les critiques adressées à d'autres populations indiennes (Aṅga du Bihar oriental par exemple) auquel le même *adhyāya*- fait allusion.

L'examen détaillé de ces listes anciennes, qu'elles soient bouddhistes ou hindoues (épiques), amène ainsi à constater une fois de plus qu'à l'époque ancienne la distinction indien/non-indien n'existe pas. L'idéologie indienne ne connaît pas cette opposition ; elle est universaliste. L'Inde pense en termes d'univers habité. Cet univers habité correspond à toute l'étendue du Jambudvīpa qui pour les modernes est l'Inde, mais qui pour les Indiens est le monde. En tant qu'il est tel, tous les peuples qui y habitent sont les sujets potentiels du souverain universel ou du *cakravartin*-. Les qualités personnelles de ce souverain sont telles, par définition, que les peuples qui reconnaissent son autorité, et qui sont tous les peuples de la terre sans exception aucune, suivent sans contrainte d'ordinaire, sous la contrainte s'il le faut, les règles du *dharma*, hindou ou bouddhiste. Dès lors il n'y a plus lieu de faire une distinction entre *ārya*- et non-*ārya*-, entre *mleccha*- et indien. Il y a des peuples que l'on connaît et que l'on peut situer, même si leur existence n'est probablement plus qu'un souvenir (Kuru-Pāñcāla, Aṅga par exemple) ; d'autres dont apparemment seul le nom est connu (populations de l'extrême Sud) ; d'autres qui vivent aux confins de la terre et qu'on désigne du nom collectif de *mleccha*-, faute de pouvoir en dire davantage ; d'autres enfin qui à nos yeux rationalistes sont fictives (démons, être difformes) : toutes ont

vocation à reconnaître le pouvoir du souverain universel et à vivre selon ses ordres (*sāsana-*) qui ne tolèrent ni le mélange des *varṇa-*, ni celui des *āśrama-*. En termes occidentaux, nous dirions que toutes ont vocation à être civilisées et aptitude à l'être : l'optique indienne est universaliste, pas nationaliste, et les frontières du British Rāj de 1914 ne signifiaient rien dans l'Inde ancienne.

SÉMINAIRE

Inscriptions du Hunza (Pakistan).

Le séminaire de cette année a été consacré à l'étude des graffiti indiens découverts au Hunza par la mission germano-pakistanaise des Professeurs Dani et Jettmar. J'en prépare l'édition intégrale qui, sauf retard technique, devrait paraître à Heidelberg fin 1989. La lecture de ces graffiti, souvent endommagés, se fait à partir des relevés que j'ai moi-même effectués sur place en 1980 et 1987 ; de plusieurs jeux de photographies, prises par le Prof. Jettmar, par le Dr V. Thewalt (Heidelberg) et par moi-même ; enfin de l'édition princeps qu'en a procurée le Prof. Dani (« The Sacred Rock of Hunza », *Journal of Central Asia* (Islamabad), VIII-2, déc. 1985).

Ces graffiti, écrits en kharoṣṭhī et brāhmī, en moyen-indien le plus souvent, ont été gravés sur le rocher de Haldeikish au cours des sept premiers siècles de n.è., probablement par des voyageurs contraints de camper là quelques jours ou quelques semaines en attendant la fonte des neiges ou la décrue des rivières. Dans quelques cas, on peut déterminer la date du graffiti (qui parfois figure en clair), l'origine géographique et la profession du voyageur, ce qui permet de restituer le type de contacts que le Hunza a pu avoir avec la plaine indienne (un des voyageurs vient de Mathurā), l'importance de l'influence culturelle indienne dans cette région, et l'intensité du trafic avec la Chine toute proche. L'étude a été faite dans le détail et a porté sur des questions de langue, de paléographie et d'histoire. 10 % des graffiti ont ainsi pu être expliqués cette année (les plus anciens en général) et il a dû être constaté que les lectures et traductions du Prof. Dani étaient dans la plupart des cas à rectifier.

Les premières séances du séminaire avaient été consacrées à l'examen de plusieurs publications toutes récentes relatives à des questions étudiées lors de précédents séminaires (or des Dardes, numismatique indo-grecque, art du Gandhāra). Les deux dernières séances ont été consacrées à la lecture et au commentaire de deux inscriptions brāhmī inédites de Mathurā, datées de l'an 4 et de l'an 8 sous Kaniṣka. Elles sont d'un très grand intérêt linguistique et iconographique et sont gravées sur la plinthe de deux superbes reliefs représentant un Buddha/bodhisattva assis. L'inscription de l'an 4 est celle du

Kimbell Art Museum ; celle de l'an 8 appartient au D^r Russek, de Zürich, qui m'en a signalé l'existence et m'a permis de l'étudier. Je tiens à le remercier ici de cette générosité.

Le séminaire a pu profiter de la présence à Paris de l'Académicien B.A. Litvinskij, Directeur de l'expédition archéologique du Tadjikistan. Celui-ci a donné deux exposés en russe, suivis de discussions, sur ses récents travaux et découvertes : « Le temple du feu gréco-bactrien de Takht-i Sangin » (20 janvier 1988) et « Le bouddhisme en Asie Centrale soviétique » (21 janvier 1988).

G. F.

PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

M. Le Professeur Ronald Eric EMMERICK, Professeur à l'Université de Hambourg, a donné du 3 au 24 mars 1988 quatre leçons en français consacrées à la version khotanaise du Rāmāyaṇa : « Rāma à Khotan (le Rāmāyaṇa khotanais) ».

M^{me} le Professeur Doris Meth SRINIVASAN, Professeur Associé à George Washington University, Washington, a donné le 17 mars 1988 une conférence en français sur « Paraśiva, Sadāśiva et Maheśa dans l'art de l'Inde ».

PUBLICATIONS

« Chronique des études kouchanes (1978-1987) », *Journal Asiatique* 1987-2, 333-400.

« Contribution des savants français aux études kouchanes », *The Collection of the Essays Read out in the Fifth Seminar of Kushan Studies, Kabul*, 8-15 novembre 1982, Kabul, sans date (sorti des presses en novembre 1987), 40-46.

« Numismatic and Epigraphic Evidence for the Chronology of Early Gandharan Art », *Investigating Indian Art, Proceedings of a Symposium on the Development of Early Buddhist and Hindu Iconography Held at the Museum of Indian Art Berlin in May 1986*, edited by M. YALDIZ and W. LOBO, Berlin, 1987, 67-88.

« Nécrologie de Georges DUMÉZIL », *Annuaire du Collège de France 1986-1987*, 73-77.

« Kafiristan/Nouristan : avatars de la définition d'une ethnie », *Le fait ethnique en Iran et en Afghanistan*, Colloques Internationaux du C.N.R.S., Editions du C.N.R.S., Paris 1988, 55-64.

MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

— Mission C.N.R.S. et Affaires Etrangères au Pakistan : « étude des inscriptions du Hunza et de divers sites archéologiques », 16 septembre-23 octobre 1987.

— Etude des collections conservées dans les Musées de Washington et New-York, 6-14 décembre 1987.

— Voyage d'étude des sites du Xin-Jiang (R.P. de Chine), 10 mai-2 juin 1988.

— Participation au *curatorium* de l'Atlas Linguistique de l'Afghanistan (Berne).

COURS ET CONFÉRENCES

« Les bas-reliefs gandhariens de la Freer Gallery à Washington », conférence à la George Washington University, Washington, 9 décembre 1987.

« Epigraphie et linguistique en Inde », conférence devant le Berner Zirkel für Sprachwissenschaft, 2 février 1988.

« Pointes d'épingle sur l'Himalaya. Splendeurs et misères d'un épigraphiste au travail », conférence pour le C.A.E.S. du Collège de France, 17 mars 1988.

« Culture indienne et République indienne », Académie Diplomatique Internationale, Paris, 7 avril 1988.

« Groupes linguistiques et groupes ethniques : le cas des langues nouristanies », conférence devant le Berner Zirkel für Sprachwissenschaft, 16 juin 1988.

COLLOQUES INTERNATIONAUX

« Langues et cultures sous les Kouchans », International Seminar on Cultural and Ideological Movements during the Kushan Period, Caboul (Afghanistan), 17-21 novembre 1987.

« Taxila, the Centralasian connexion », Conférence internationale organisée par le Center for Advanced Study in the Visual Arts (C.A.S.V.A.), National Gallery, Washington D.C. sur « Urban form and meaning in South Asia : the shaping of cities from prehistoric to precolonial times », 3-5 décembre 1987.